

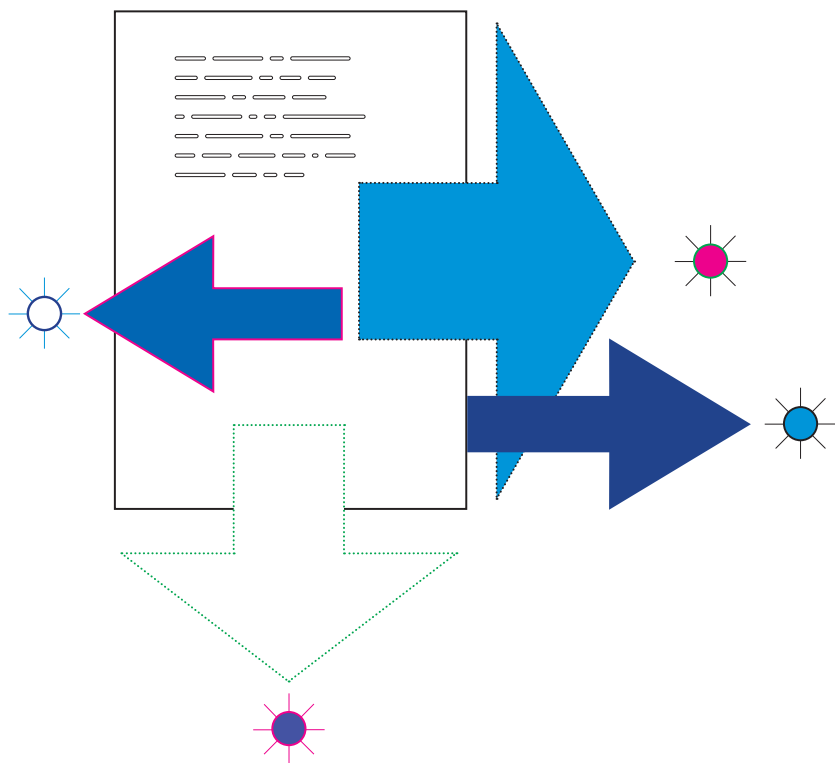
À CÔTÉ DE LA PAGE | 2

Centre international de poésie
du 14 février au 14 mars 2026

Une exposition conçue par le Cipm en collaboration avec Selma Thies

Avec les artistes

Swan Brasseur, Mayline Choukroun, Clarisse Guy, Fritz Hannah Harreck,
Mathilde Jardin, Victoire Junot, Pauline Lotti Müller, Émilie Martinez,
Victor Michel, Alice Monnery, Yujin Nam, Mathis Neveu, Jaeyoung Park,
Clivia Ripoll, Paul-Clément Vincent



•
cip m

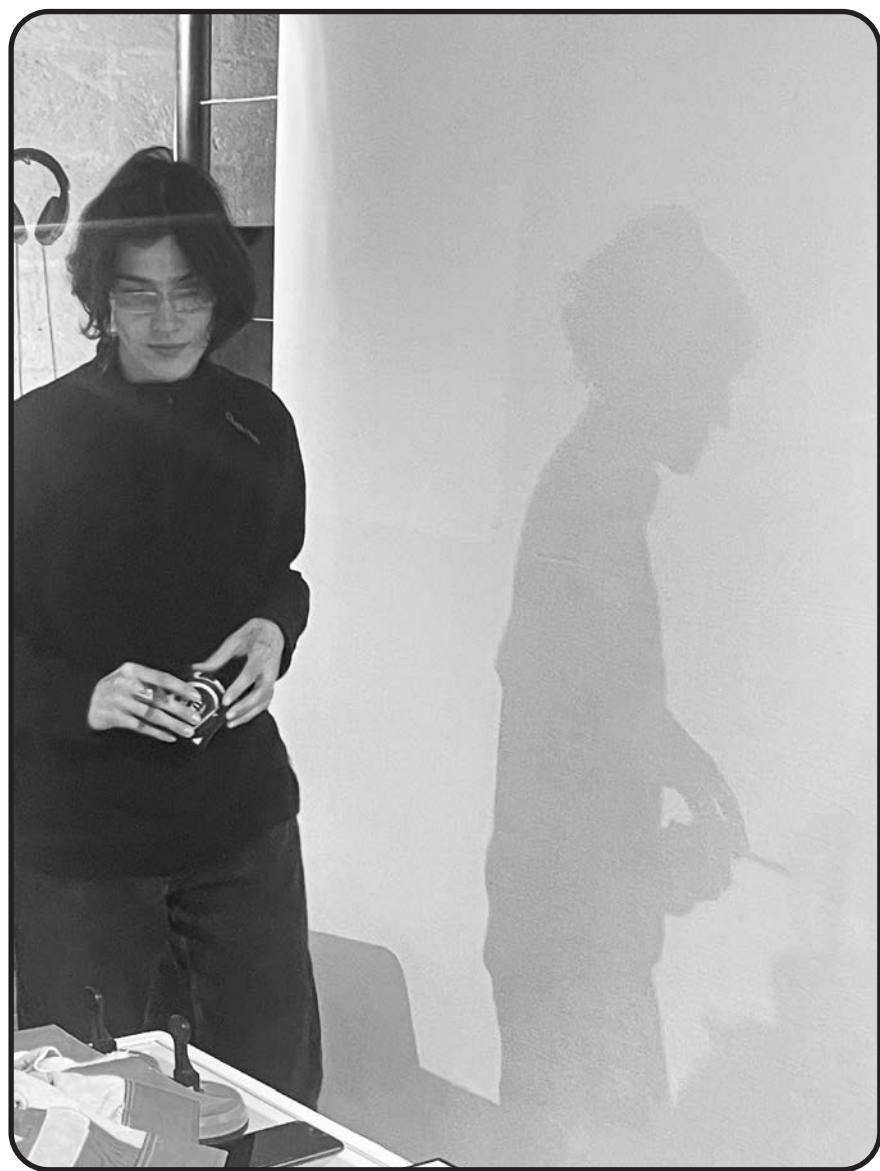
À CÔTÉ DE LA PAGE | 2

Centre international de poésie
du 14 février au 14 mars 2026

Une exposition collective conçue par le Cipm
en collaboration avec Selma Thies.

Avec les artistes

Swan Brasseur
Mayline Choukroun
Clarisse Guy
Fritzi Hannah Harreck
Mathilde Jardin
Victoire Junot
Pauline Lotti Müller
Émilie Martinez
Victor Michel
Alice Monnery
Yujin Nam
Mathis Neveu
Jaeyoung Park
Clivia Ripoll
Paul-Clément Vincent



Selma Thies

Une porte au milieu de la page

« Aujourd'hui, chez moi,
l'extérieur est dedans
et le verbe sortir signifie
regarder. »

Anna Milani, *Géographie de steppes et de lisières**

Des pages les unes à côté des autres n'ont plus de centre, seulement la bordure d'elles-mêmes. Un dessin, verticalement, se lit au centre d'une page, le bruit, derrière un livre inscrit des mots à côté des mots, la lumière sur le coin du papier se comprend avec les phrases qui y sont inscrites.

Ce sont des poèmes, perçus à côté des pages comme des signes ou des indices. Des échos hasardeux, pas trop loin mais pas si près. Un ensemble qu'on a envie de rassembler, de faire entrer quelque part ou dans lequel on voudrait disparaître.

Il y a un ensemble de poésie qui amène la poésie.

Pour cette deuxième édition de l'exposition *À côté de la page*, quinze artistes du réseau L'ÉCOLE(S) DU SUD sont invités à exposer leurs œuvres dans l'espace du Cipm. Dans l'aile de la Vieille Charité, les lettres sortent pour grandir sur les murs, les livres deviennent passages, les mots ne sont pas seulement lus mais traversés.

À côté de la page situe tout un monde à la lisière du texte. Alors, où sommes-nous quand nous nous éloignons de la page? Que disons-nous hors les mots? Quand le poème s'étire et se fait plastique, visuel, textile, sonore.

Cette exposition est une porte au milieu d'une page, qui nous ouvre sur un monde immensément bleu où l'écriture se regarde la nuit. Nous donne à entendre tout à la fois, comme si l'on revenait sans cesse au même murmure. Le langage se fraie un chemin pour nos yeux et la carte de ce monde s'écrit dans le mouvement de nos corps.

Plusieurs fois, les mots coulent.

Plusieurs fois, ils émergent à la surface.

Entre les deux, ils passent peut-être par nous — ici, à côté, jamais tout à fait au milieu.

* Cheyne, 2022.

Swan Brasseur

Intervalles

2023-2025

Crayons de couleur sur notice.

Formats variables, 3 x 11 cm à 8 x 10,5 cm.



Toutes les trois semaines, je pique une aiguille dans ma cuisse. J'ouvre l'ampoule du produit qui n'a pas été pensé pour mon corps trans. Je collectionne les boîtes vides contenant les ampoules brisées et les mots creux. Je déplie la notice qui parle de risques et de dangers pour des corps qui ne sont pas le mien, je ne retrouve rien de ce que je vis dans les mots qui ne peuvent même pas imaginer mon existence. Alors j'efface les phrases, je les change, j'utilise les termes existants pour que d'autres réalités apparaissent. Des combinaisons poétiques émergent, bien plus proches du corps et des effets ressentis que le cadre froid de la notice.

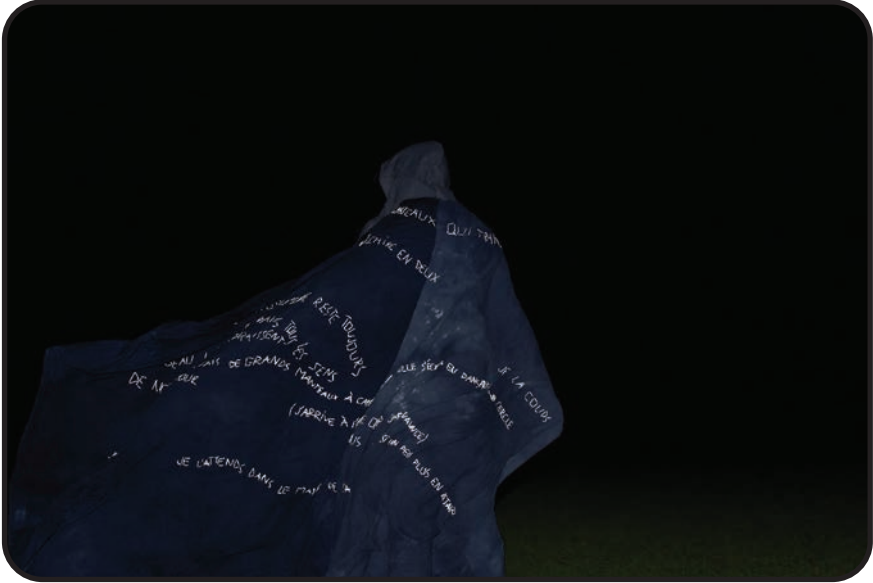
Swan Brasseur

Cape de nuit

2022

Draps teints, cousus et brodés.

235 x 270 cm.



Cette cape fait partie d'une série de capes d'invisibilité pensées pour se camoufler dans certains espaces précis, tant d'apaisement que de dangers potentiels. Les espaces nous sont accessibles selon nos corps et la perception — genrée, entre autres — qui leur est attribuée, et les espaces conditionnent nos corps et leurs comportements. C'est en ce sens que ce vêtement est pensé pour un « drag spatial », où camoufler ne signifie pas se fondre dans le décor mais défaire le regard et ses évidences, où la cape protectrice d'une intimité est en même temps son agent révélateur absurde. Ici, la nuit devient un long manteau qui traîne au sol, et les mots brodés sont autant des constellations qu'un poème.

Mayline Choukroun
Tracés oisifs sur papier blanc

Des éléments presque reconnaissables, un peu tremblants mais assez certains de leur place, se prélassent. Ils sont indices d'un passage, d'un écrit laissé, d'une note de bas de page coincée entre du fil de fer. Des présences se construisent entre tous ces traits désespérés, anciennes phrases qui ont été étirées, mais qui gardent les variations de leur forme passée. Ils s'autonomisent — peut-être est-ce mon désir — et créent leur propre système de traits sauvages, signifiants et signes, mais à aucun moment ils ne souhaitent nous parler. Laissons-les se détendre. Ils profitent de l'occasion pour se mettre au temps moyen, à la fois actifs dans leur passivité, c'est comme cela qu'ils contrent : par une incertitude enfin permise, par la traduction-même des tremblements que je me traverse, également causés par les à-coups du train Ouigo n°3345.

« Quand il y a pas trop de choses, vous observez encore plus
le peu qu'il y a. »

Etel Adnan.

Je n'arrive plus à écrire autrement. Les lignes fragiles deviennent une matière de révolution, qui passe par la défaite de « dire ». Au lieu de les utiliser pour traduire un sens, je pars de la racine indo-européenne « teks- » commune au texte, au textile et à la technique. En tissage de scènes de fictions, les traits deviennent fils du jeu de la ficelle, où une action détruit complètement la précédente. Je veux attaquer l'action-même de l'écriture. Qu'est-ce qui peut écrire ? À qui puis-je la voler ? Où se situe son « degré 0 » ?

Mayline Choukroun
Tracés oisifs sur papier blanc

2022

Série de 12 dessins sur papier à texture.
Crayons de couleur, pastels secs, graphite, encre, 32 x 21 cm.



Clarisse Guy *Cartes en Corps*

2024-2026

Série de cartes et carnet, cartographie,
écriture, écriture instinctive, transe.



Ces cartes faites en transe sont des récits de connexion au tout. Des traces qui orientent par les sens. « Où je suis, ce que je vois, ce que j'entends ». C'est une prise de note en corps de l'espace. Là, au cœur du voyage statique, se sont écrits des contes et poèmes. Comme un pont entre soi et tout, les mots, l'écriture instinctive, la cartographie font un passage entre les mondes.

Fritzi Hannah Harreck

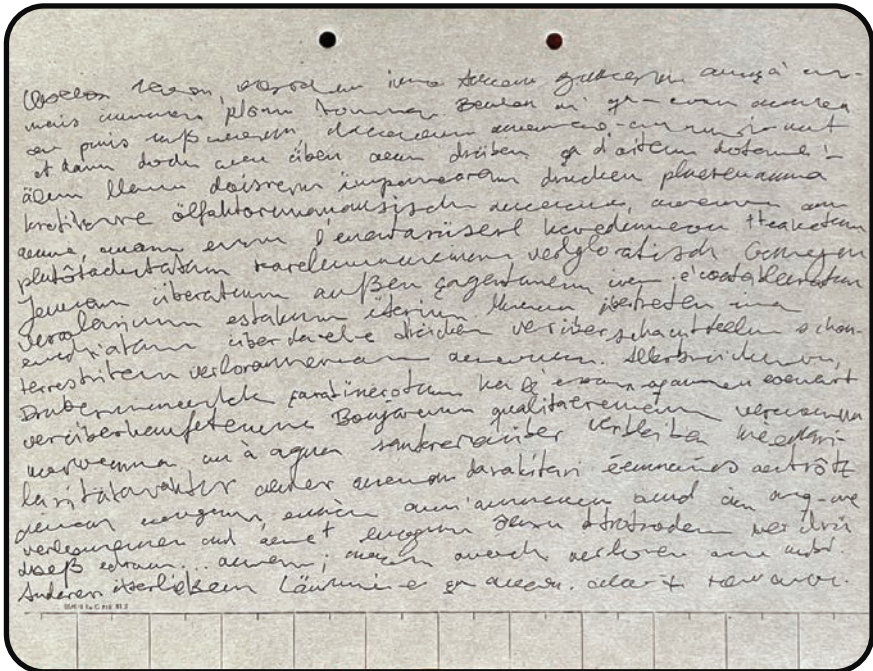
unleserlich und murmurer

2025

Stylo sur papier récupéré à l'école primaire, 23 x 30 cm.
Stylo sur enveloppes récupérées dans la poubelle, 11 x 12 cm.

2026

Avec Aleta Betija, Lea Felicitas, Matteo Zoccolo.
Son et sens, audio, 9 min.



3 pages d'écriture dessinée. 3 pages d'écriture illisible. Le sens de ses 3 pages reste ouvert. Les 3 pages sont accompagnées de plusieurs enveloppes vides, avec des notices sur l'écriture dessinée. La main redécouvre le mouvement et le geste d'écrire, comme un enfant qui joue d'écrire. 3 pages lues dans 3 langues inventées et invitées. 3 langues incompréhensibles. 3 enregistrements faits par 3 ami-e-s artistes : Aleta Betija, Lea Felicitas et Matteo Zoccolo. Enregistrés à Tallinn, Porto et Bologne. Le son des différentes langues se mêle et les langues se mêlent avec les langues de vie. Peut-être une entre-langue qui lie les différentes couches linguistiques avec lesquelles on vit. Les voix se glissent dans le son de la langue.



La salle d'exposition

Montage en cours

Mathilde Jardin

De nuit, Maison

De nuit, Huile sur bois, 82,5 x 160 cm, 2025.

Maisons, Extrait de carnet, Texte manuscrit, 2026.

Maisons, Fichier audio, Voix superposées, 2026.



Cette installation réunit une peinture, *De nuit*, et une pièce sonore, *Maison*, qui se font écho.

Dans l'enregistrement, plusieurs voix superposées lisent un même texte issu d'un carnet de note. En se chevauchant, les voix brouillent la narration : les mots se répètent, se déforment et se dissolvent, échappant à une narration claire. Cette liste-poème traverse un paysage intime, faite d'images modestes, presque enfantines, à mi-chemin entre berceuse et ritournelle inquiétante.

La peinture *De nuit* prolonge cet entre-deux. Réalisée à partir d'un croquis, une figure spectrale apparaît penchée vers un sol, comme détachée de son environnement. Les éléments architecturaux empruntés dans différentes œuvres des peintres de l'école de Sienne construisent un espace autoritaire, probablement trop étroit pour elle.

Victoire Junot

Les enfants du lac de lait + Notre maison

Gouache, pastels gras et fusain sur papier cartonné, 70 x 100 cm, 2025.

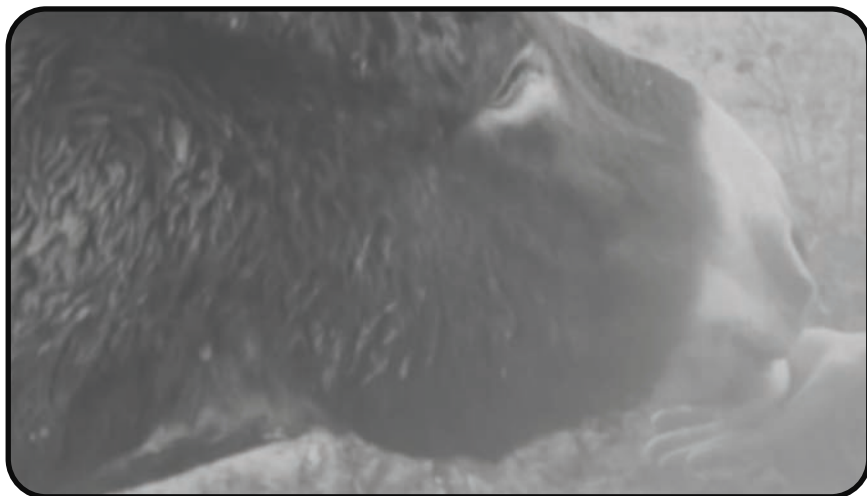
Acrylique, pastels gras et fusain sur papier kraft, 192 x 100 cm, 2025.



Victoire Junot
Hilda, Macha et l'âne

2023

Vidéo filmée au caméscope, 8 minutes.



Ici se cachent : une acrobate, un âne et un cheval qui parlent, des garçons timides, d'autres qui rougissent, un lac de lait et celle qui est allée y tremper ses jambes, un collant rouge, des amitiés tendres, le bruit des cloches et l'odeur de la terre mouillée. Souvent, la tête penche et rêve. Ça a commencé par ici, avec une coupe au bol et deux joues rouges. Je convoque mes rencontres (que je surnomme mes « épiphanies ») au même titre que mes références. La figure de la bergère est apparue auprès d'un âne bavard, d'un cheval à motifs et depuis, ils n'ont plus quitté mes récits (imageries). Il y a les histoires intérieures et extérieures : je suis à la recherche de vérités immatérielles à travers la fiction, l'accès aux suppléments de l'être et du monde qu'elle permet, grâce aux contes de l'Est, aux folklores, aux chansons populaires.

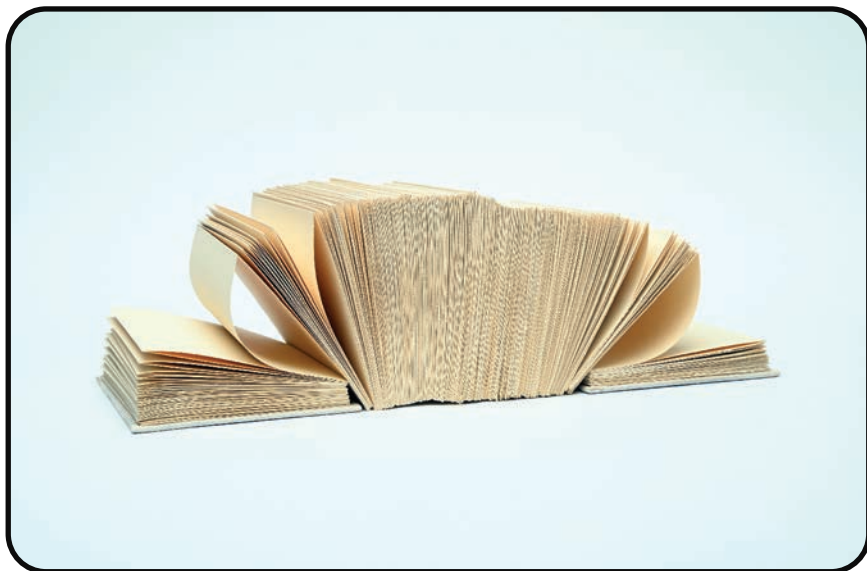
Pauline Lotti Müller

Livre de 50 mètres

2024

Leporello (pliage en accordéon). Papier, reliure en lin.

Dimensions : 11,5 x 15,5 x 14 cm (plié), 50 m (déplié)



L'installation *Livre de 50 mètres* se compose d'un livre plié dont les pages sont constituées d'une unique bande de papier de 50 mètres de long. Les pages sont vierges et ouvrent une exploration expérimentale du matériau, du mouvement et de l'espace.

Imagine grimper à un arbre de 50 mètres de haut en dépliant lentement le livre, jusqu'à la cime.

Ou encore déployer le livre de 50 mètres dans le paysage et marcher lentement dessus, laissant l'environnement s'inscrire dans le papier. Puis : replier le livre et rentrer chez soi.

Dans la performance, le livre est mis en mouvement comme un accordéon. Les pages s'ouvrent brusquement, produisent des sons et du vent, et transforment la perception de l'espace. Tel un être vivant, le livre rampe sur le sol, s'étire, se contracte et franchit des distances.

Pauline Lotti Müller

Téléphone et Main

2026

Ancien téléphone, socle en métal soudé, Raspberry Pi, électronique.
Installation vidéo interactive.



Le film analogique, tourné en 35 mm, montre deux personnes emmêlées dans un câble téléphonique, qui tentent de se rejoindre à l'aide de mains artificielles. La piste sonore est un collage de phrases des deux protagonistes (Johanna Kubassa et Veronika Lesniak).

Le projet se conçoit comme un travail de recherche explorant les distances entre les êtres, mais aussi entre les mots. Il prend pour point de départ le poème « Puisque le monde naît d'éloignements » (Ilse Aichinger). Les distances dans la communication, ici symbolisées par le téléphone, et les distances dans la rencontre, incarnées par l'extension des mains, invitent à une interaction directe : la main se tend, le combiné est décroché.

Au cours de ce voyage anachronique dans le passé ou un futur possible, la collaboration occupe une place centrale : en impliquant d'autres personnes, se constitue un réseau en forme de collage de relations.

Émilie Martinez
Nous partageons ce regard

2026
Huile sur bois, 41,5 x 62,5 cm.



Émilie Martinez
Autoportrait de l'enfant

2025
Huile sur toile, 35 x 38 cm.



Je récolte et construis mes segments à partir d'une vague idée guidée par la conviction qu'elle est très importante car elle touche et réveille en moi un récit dont je suis témoin. La peinture me permet de mettre en lumière ou en abîme l'intersection entre quotidien et spéculation, intime et identité, scènes banales du quotidien et symboles familiers. Je crois que tout a à voir avec la beauté et sa sensible indifférence. La part donnée au bricolage et à la construction fait partie de cet ensemble, à la périphérie du désir de bâtir pour déposer, pour contempler.

Victor Michel

« *Sans titre* »

2025

Photo d'archive familiale, scotch transparent, 10 x 15 cm.



Victor Michel

« *sortie de garage* »

2025

Boîte de pellicule Kodak advantix, Peugeot 205 miniature.

+

« *nom de pays ; le nom* »

Plaque d'immatriculation, cadre en aluminium, films polarisants, 35 x 80 cm.

+

« *Sans titre* »

Photo d'archive familiale, scotch transparent, 10 x 15 cm.

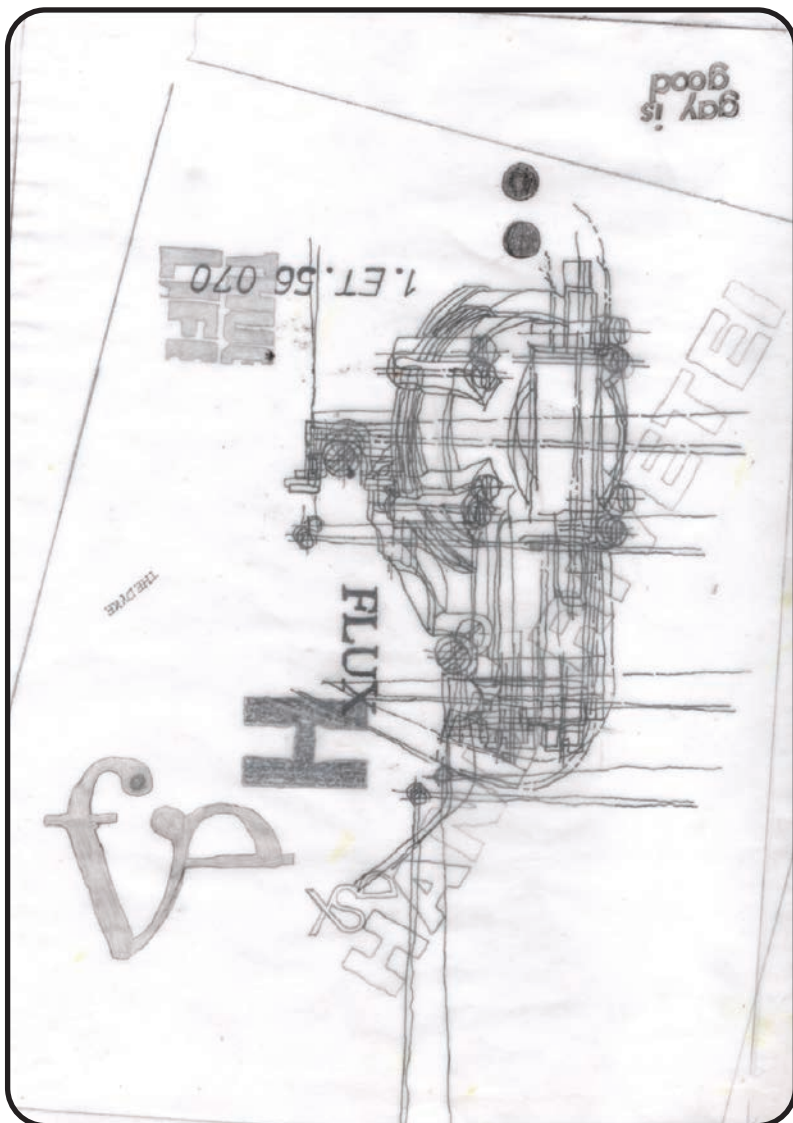
La photographie argentique, la plaque encadrée et la voiture miniature dans la boîte de pellicules sont trois pièces qui forment un triptyque narratif. L'enjeu de cette recherche a commencé par la présence récurrente de cette plaque de voiture ornant les murs intérieurs de mes différentes chambres. Perdu dans mes pensées, j'ai souvent vagabondé à la surface de cette plaque. Tout comme de cette photographie issue d'un album, classeur quelconque. Je ne sais plus. Cette photo a toujours été un mystère pour moi. Petit, j'ai aussi connu cette voiture, mais je ne m'en rappelle pas. Bête comme un poète, j'ai tenté de compléter cette image initiale en cherchant un modèle miniature de cette même voiture. J'ai ensuite mis en scène le petit jouet comme surgissant d'une boîte de pellicule Kodak, aller-retour de la mémoire. Ainsi le trajet qui les relie, c'est ce qui ressemble de plus près à ce que cela vous ferait, à vous, d'être soudain perdu dans mes pensées à moi. Pas dans dans mes écrits. Mais dans mes pensées. Dans mon esprit, autour ou à la limite des mots et des images qui vont y naître.

Alice Monnery

plus elle est citée, the more she is cited

2026

Série de dessins, techniques mixtes sur papier, 21 x 29,7 cm.



Alice Monnery

plus elle est citée, the more she is cited

La série de dessins et collages que je propose aborde les notions d'intertextualité, de flux et de désir à partir de mes expériences de lectures de poésie queer contemporaine. Signes typographiques, fentes baveuses et langues acérées se superposent et rendent femmage aux autrices et poétesses qui ont révolutionné mon imaginaire.

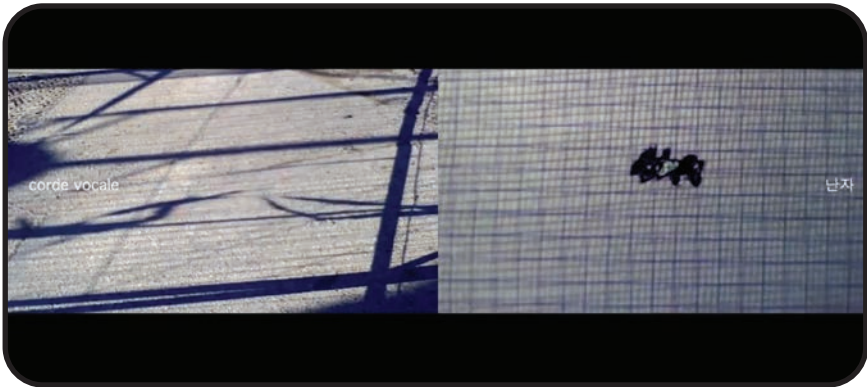
Les constellations sont mobiles, labiles, inventives. Libérant les refoulé·es, les bâillonné·es de nos histoires patriarcales, elles tordent et pluralisent les récits canoniques autant que nos pratiques critiques. Une fois que l'on a vu briller les points qui, d'un texte à l'autre, d'une image à l'autre, indiquent d'étroits chemins à défricher, impossible de s'en tenir aux scripts archi-hétéro-normés et de rester fidèle à la langue des maîtres pères. Les lignes constellaires de nos désirs sont souvent explosives.

Adèle Cassigneul, « Emilie Noteris. 2020. Alma matériau », GLAD!, 12 | 2022

Yujin Nam
encyclopédie temporaire de corps

2025 (en processus)

Vidéo, 18'30".



cette vidéo nous met au défi de rentrer dans le changement sans cesse : entre l'image et le son, entre le mot écrit et le mot prononcé, entre deux voix des langues différentes, entre des images... le temps passe, on laisse tomber, notre observation nous réveille. on retrouve paradoxalement une conscience forte du repère qui se transforme chaque seconde au moment où l'on perd pied. le mot glisse, on lâche notre envie de capter et fixer son sens, ainsi on flotte suivant des mots.

>>

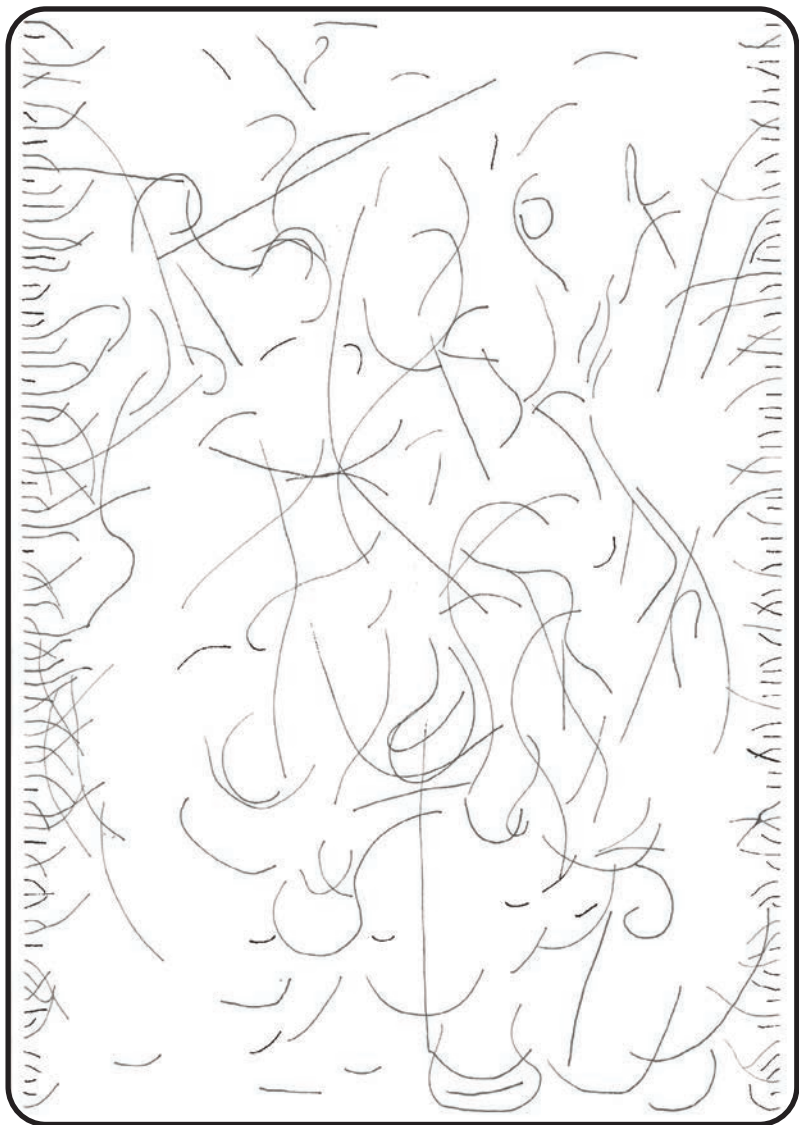
une écriture commence à apparaître quand on observe la répétition des lignes. dans le dictionnaire du cnrtl, la ligne est définie comme un fil tendu entre deux points. cette série de dessins se questionne : si le fil n'est pas tendu ? si le fil n'est plus un seul, mais plusieurs ? si les points ne sont plus deux ? est-ce encore la ligne ? peut-on considérer encore ces lignes déviantes comme une écriture ? est-ce que ces lignes qui ne sont plus des lignes touchent une autre possibilité de l'écriture ?

Yujin Nam

écriture

2024

Feutre sur papier, 29,7 x 42 cm.



Mathis Neveu

Revenez

2024

Vidéo, 3', Full HD.



Revenez prend place dans notre quotidien le plus banal, aux interstices d'un métro-boulot-dodo. Il est l'émergence fugace, le flash, l'appel de l'amour, du souvenir et de la liberté. De sa voix, elle nous remémore que notre monde nous isole, nous éloigne les uns des autres, et que si nous ne faisons pas attention, si nous n'y mettons pas l'énergie, de ces romances et ses libérations, il ne restera que regrets et larmes, car le temps lui, ne revient jamais. À nos proches, nos lointains, ici et là, nos frères et nos sœurs en manque d'amour ou de liberté.

Jaeyoung Park

Le temps d'évacuation des eaux

2025

Bois trouvé, projection vidéo.

Dimensions variables.



L'histoire d'une femme qui se considère comme de l'eau. Elle affirme que nous devons tout laisser couler, car rien ne peut être véritablement saisi. Les lianes, témoins silencieux du temps, portent les traces des eaux qui les ont traversées pendant des décennies. Le temps s'écoule, puis s'accumule, et finit par laisser une empreinte.

Clivia Ripoll

Le centre

2025

Texte imprimé. A4.

4.

Scruter, écouter.

Le centre d'une personne. Le centre de l'univers, le centre et l'envers du centre.

Le centre, très près du centre, il pourrait s'agir de quelque chose proche du sang, l'essence de l'être ou l'essence d'un larynx. Le centre d'un crâne ou le centre d'une idée.

Le centre ne renvoie pas seulement à cet état ou lieu intérieur, mais également à une

déambulation géométrique, une histoire de lignes. Des lignes → tentant de spécifier, designer, mais également des lignes de vie qui échappent, et désorganisent, elles tentent de rappeler le

chaos et l'enchevêtrement perpétuel des choses : une toile de possibles constamment ré-agencée.

Le centre, les lignes partant de ce centre. Une volonté de délimiter, une impossibilité de saisir.

Dans le brouillard on se sacrifiera au présent.

Écouter, voir jusqu'à oublier. C'est une tension avec le fait que connaître, ce n'est pas saisir, mais consentir à être traversé. Demeurer dans le trouble, sans chercher à le refermer.

Écouter, devenir horizontal, poreux. Habiter l'incertitude, rester attentif-ve, accueillir ce qui tremble, vacille ou échappe.

Écouter nous prédispose à la contemplation, à une vue vaste qui nous renvoie à nos solitudes tout en nous reliant à un tout.

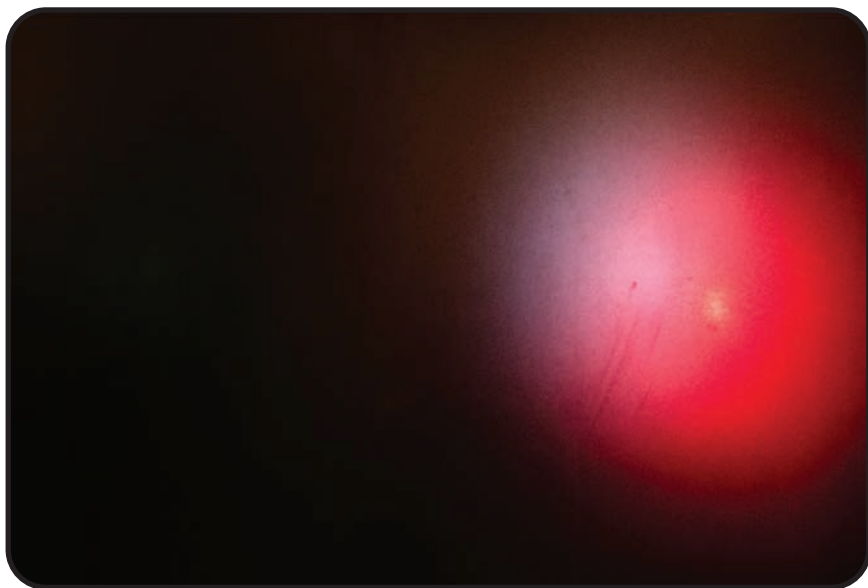
Ce texte en deux parties a été écrit autour du concept de centre, renvoyant à l'intériorité, mais également à l'idée de vouloir percevoir l'essence d'une chose, d'un autre, une tentative renvoyant à un impossible. La première partie s'organise donc autour de l'acte de scruter : un geste d'attention extrême, qui poussé à son paroxysme, induit le narrateur dans une sorte d'état second, jusqu'à une dépossession devant le vide, le présent, le silence. La deuxième partie est une continuité de ces questionnements.

Paul-Clément Vincent

Synesthésie I

2025

4 c-print, 30 x 40 cm. Son, 3'02.



Cette série réunit quatre photographies urbaines à la limite de l'abstraction. Issues de fragments de ville — reflets, néons, lumières diffuses — elles ne documentent pas un lieu mais un état perceptif. La lumière y agit comme un langage, une écriture sans mots faite d'apparitions incomplètes. Chaque image devient la phrase d'un récit dont le texte aurait disparu. Un enregistrement sonore diffusé, prolonge cette expérience et déplace la lecture vers une perception synesthésique où le son agit comme une autre forme d'écriture.

Selma Thies. Née en 1995 à Annecy, vit et travaille à Marseille. Diplômée du DNSEP des Beaux-Arts de Marseille avec les félicitations du jury en juin 2025, après un DNA obtenu dans la même école à la suite d'une reprise d'études à 25 ans. Elle développe une pratique centrée sur le dessin, la peinture et l'écriture. Son travail questionne la représentation du langage et la place de la voix des femmes dans le récit. Elle cherche à suivre les liens qui sont tendus à travers le temps, à interroger comment ils se construisent, se transmettent et peuvent être habités aujourd'hui.

Swan Brasseur. Né dans le Pas-de-Calais en 2002, étudie aux Beaux-arts de Marseille où il a obtenu son DNA avec les félicitations du jury en 2024. Il y poursuit son master. Rétrécir, chercher, cacher, rêver, zoomer, suspendre des souvenirs, effacer des phrases, se tenir à la lisière du visible. Ce sont ces gestes que je convoque entre chaque piqûre dans la cuisse, toutes les trois semaines. Ce sont des variantes, qui ont un effet ressemblant (changer des images). Ces déjouements découlent de questions : comment représenter les existences trans tenues à la marge, en empêchant la possibilité de visions sensationnalistes, voyeuristes, pathologisantes ? Comment faire échouer ou passer à travers des représentations violentes ? Comment en inventer d'autres ? Comment faire infuser les questions queers dans d'autres sujets représentés ? Rétrécir encore les horizons trop petits, chercher des détails dans la peinture comme on cherche l'essence d'un souvenir, cacher visiblement le corps, rêver sur des pansements, zoomer la peau, suspendre des moments joyeux, effacer des phrases qui parlent de risques, parler à demi-mots.

Mayline Choukroun. Diplômée des Beaux-Arts de Nantes Saint-Nazaire, Mayline Choukroun poursuit sa pratique de l'écriture-dessin, vidéo-installation, et performance, au Pavillon Bosio, à Monaco. Dès son arrivée à Saint-Nazaire, après des ruptures de tous types, et une correspondance de fantômes amoureux trouvée dans son garage, son travail se mélange au rythme d'une plage, aux traits de grillages arrachés, aux présences d'habitants en demi-teinte, et échanges à distance. Ramenée à une mémoire inconnue et à un regard sur celle qui va se faire après, l'écriture ne pouvait plus que dire l'indicible et l'attente. Elle devient alors une pratique plastique, qu'elle soit dessinée, ou donnée à des dispositifs autonomes. L'écriture passe donc par tous les médiums qui sauraient tenter leur chance dans sa « détraduction ». Vidéos, récits de fictions et de spéculations sur des systèmes pseudoscientifiques, installations numériques... L'écrit ne fait que trahir les recherches-mêmes que l'artiste entreprend. La performance a ainsi progressivement pris une place importante dans sa pratique, la travaillant autour d'une prise de parole enregistrée, directe ou écrite, qui doit semer le trouble entre le public et les œuvres présentées. Plus récemment, l'imagerie d'information simplifiée, ou bien celle des banques d'images, et certains cas de supercherie de la vraie vie, sont devenus des outils complémentaires pour comprendre et ne jamais saisir vraiment les fantômes que ses travaux ramènent, recherchant aussi une sorte de pont pour en devenir un. Elle poursuit alors des formes fictives, volontairement fragiles et troublées, qui proposent une distance avec la violence de la présence pleine, et le fantasme d'une « vérité principale ».

Clarisse Guy. Je suis une artiste pluridisciplinaire errante entre les mondes à la recherche de maisons. Bretonne et afrodescendante j'explore les identités frontières aux moyens du conte, de la poésie et de la transe. Des pratiques qui voyagent par la voix, le chant, les mots, les corps.

Fritzi Hannah Harreck. A étudiante en Autriche (université des arts de Linz), Espagne (Institut du théâtre de Barcelone), en Allemagne (École supérieure des arts vivants Mannheim) et est en ce moment en train de préparer son diplôme aux Beaux-Arts de Marseille. Son travail en peinture, sculpture et écriture articule des rapports entre corps, mouvement et espace. Des expériences dans l'agriculture et l'entrelacement des langues sont présentes. Elle s'intéresse au travail collectif, avec lequel elle fut exposée au musée d'art contemporain Lentos en Autriche et à Art-cade* galerie des grands bains douches. Ses textes ont été publiés dans la revue « ÉchElle:UN 3.0 » au Cipm et montrés dans des expositions comme le salon d'art contemporain Bananale fine art center en Autriche.

Mathilde Jardin. Je vis et travaille à Marseille, où je suis actuellement étudiante aux Beaux-Arts à Luminy. J'ai longtemps passé mes vacances d'été et mes hivers d'enfance chez mes grands-parents, dans une ferme située dans le département de la Meuse. Ces séjours ont façonné mon regard sur les paysages, ainsi que sur les enjeux sociaux et territoriaux qui les traversent. En 2024, j'ai effectué un échange à l'Accademia di Belle Arti de Bologne. La découverte des peintures du Quattrocento, vues dans les musées lors de ce séjour, a nourri ma réflexion sur la perspective et l'espace pictural. Ma pratique artistique s'exprime d'abord à travers la peinture à l'huile, et s'est récemment enrichie d'un travail d'écriture que je définis comme des listes/poèmes, pensé comme un prolongement sensible de ma recherche plastique. Parallèlement à mes études, je travaille depuis un an et demi comme assistante mosaïste pour l'artiste Paola Cervoni.

Victoire Junot. Née un mois de mai, de parents agriculteurs. Elle grandit dans une ferme en Bourgogne et se plaît aujourd'hui au Sud. Après des études à la Haute École des Arts du Rhin de Mulhouse et à l'Académie d'État des Beaux-Arts d'Erévan, elle prépare en ce moment son diplôme aux Beaux-Arts de Marseille. Sa pratique voyage entre la peinture, l'écriture et le dessin. Lorsqu'elle travaille, Goran Bregović et Johnny Cash l'accompagnent. Lorsqu'elle est triste, les films d'Alice Rohrwacher et les musiques d'Europe de l'Est la consolent. Victoire a quelques rêves : peindre une maison toute entière, devenir amie avec un cheval à pois et avoir un petit garçon qu'elle nommera Lazare..

Pauline Lotti Müller. L'artiste interdisciplinaire Pauline Lotti Müller travaille à la croisée de l'installation, de la performance, de la musique, de la vidéo expérimentale et de l'édition. Née en 1989 à Berlin (DE), elle a suivi la classe de maître de sculpture à l'Ortweinschule de Graz (AT). Elle a étudié la philosophie à Graz et à Vienne (AT), où elle a obtenu un Master, et poursuit actuellement ses études aux beaux-arts de Linz (AT), Bristol (Royaume-Uni) et Aix-en-Provence (FR). Sa pratique artistique consiste en un travail poétique visant à explorer et à faire naître la collaboration. Dans des installations ouvertes et processuelles, elle crée des espaces d'expérience invitant à ressentir, se souvenir et explorer.

Émilie Martinez. Née à La Seyne-sur-Mer en 2001, Émilie Martinez Ngombet travaille la peinture et étudie aux Beaux-Arts de Marseille, où elle obtient son DNA en 2023. Elle y poursuit son master.

Victor Michel. Étudiant en 4^e année à la Villa Arson, ma pratique explore une forme de

quotidienneré plastique et relationnelle. Je pars souvent de mes errances, rencontres virtuelles et physiques, piochant toutes sortes de choses. Le passage à l'atelier introduit une distance, un changement de cadre qui me permet de manipuler ces matériaux. Ce déplacement transforme la collecte en une cartographie affective reliant une opacité, un désir cryptique. À travers l'agencement de ces archives, objets du quotidien, références culturelles de toute sorte, je m'intéresse aux questions de mémoire, archivage, perception de ce qui est déjà là. Je convoque l'image manquante, la mélancolie inhérente à chaque cliché, clic, geste photographique. Les matériaux que j'invoque ne sont pas des vestiges fétichisés, mais des éléments à manipuler, assembler, détourner, pour créer une expérimentation sensorielle et physique, sollicitant autant la pensée que le corps. Chaque élément cultivant un flou, une obstruction de la vision, formant un signe matériel troublant le réel.

Alice Monnery. (@alitch.e.alitch.e) Née en 1998, vit et travaille à Marseille. Après des études en philosophie de l'art et en sociologie à l'université Paris Sciences et Lettres et à la Sorbonne, elle intègre l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon où elle développe une pratique de l'image, d'installation et d'écriture. Elle poursuit son parcours aux Beaux-Arts de Marseille, nourrie de récits queer et féministes, où elle tisse et assemble ses expériences intimes avec ce que la société occidentale cherche à enfouir au plus profond : ses déchets, ses ravages, ses fragilités. Elle travaille actuellement à la création d'une revue de poésie.

Yujin Nam. est né.e en 1996 à séoul en corée du sud. iel est diplômé.e d'un DNA à ESAAIX après être diplômé.e en linguistique et littérature françaises à séoul. maintenant iel vit et travaille à aix-en-provence. cherchant à ouvrir l'interstice entre langage et image, son parcours de l'écriture traverse les formes diverses de la performance, l'édition, la vidéo, le volume, l'installation, etc. son écriture cherche la propre forme à travers les différents matériaux se trouvant à la portée de sa main. dans la répétition du geste, on découvre le rythme de l'écriture. les variations d'un volume créent des ponctuations dans l'espace. au bout de la langue, iel observe les différences minimales laissant derrière l'obsession de comprendre ou/et d'être compris à travers des mots. dans cette exposition, iel nous invite à écouter, observer et ressentir l'existence du langage non pas comme outil de transmission, mais comme histoire qui demande notre attention.

Mathis Neveu. D'abord artiste plastique, puis photographe et ensuite vidéaste, je vois les formes d'art comme un purgatoire aux émotions qui nous martèlent, celles qu'on ressasse sans cesse ou qu'on a jamais vraiment pu comprendre. À tout cela s'est mêlé le vacarme du monde et ma vie n'a suivi qu'une idée : l'équilibre. Entre intime intimité et internationale extimité, écroulements et reconstructions, sentiments et névroses, lumière et obscurité, mon travail témoigne du chemin tracé. J'essaie de rendre utile, plus que jamais, chaque image, chaque scène, chaque son, afin que nos murs tombent enfin et ne se relèvent jamais.

Jaeyoung Park. Née en Corée du Sud, vit et étudie en France depuis 2022.

Clivia Ripoll. Étudiante à l'École supérieure d'art d'Aix-en-Provence, Clivia Ripoll a une pratique pluridisciplinaire mêlant principalement vidéo, son et performance. L'écriture est souvent un point de départ et prend une place centrale dans ses réalisations. Pratiquant de

la musique, elle s'intéresse à la manière dont cela crée du commun, et dans certains cas, des moments d'extase, de présence et d'attention accrue. Ces instants de grâce sont de grandes inspirations. Elle s'intéresse à la pratique de la vidéo en ce qu'elle lui permet de développer un soin, et surtout de l'attention, aspect important de son travail. Développer notre attention, que ce soit à un espace, un son, une personne, et pousser cet acte jusqu'à frôler une sorte de dissolution de soi peut nous permettre d'appréhender davantage l'autre, au sens large du terme. Laisser une part de soi, de ses certitudes, pour se laisser affecter, repenser nos relations, de manière potentiellement animiste, c'est-à-dire développer nos empathies ou connaissances aux vivants ou non-vivants. Ses projets montrent donc souvent ce qui est en marge, oublié, les espaces liminaux, où le passage du temps semble différent. Une esthétique de la lenteur et de l'ordinaire sont des éléments récurrents.

Paul-Clément Vincent. Né en 1998 à Paris, artiste plasticien. Son travail explore la ville comme espace de mémoire, de trace et de disparition. À travers la photographie, il s'intéresse aux lieux en mutation et aux récits invisibles qui les habitent. Ses images interrogent ce qui persiste et ce qui s'efface dans nos paysages urbains, faisant de l'altération et du temps des éléments centraux de sa pratique. Il étudie actuellement à l'École Nationale Supérieure de la Photographie, et travaille entre Paris et Arles.

Remerciements

Les artistes, Cécile Marie-Castanet, Jérôme Mauche, Fabien Velasquez, Raphaëlle Mancini, François Parra, Céline Marx, les écoles du réseau L'ÉCOLE(S) DU SUD [Beaux-Arts de Marseille, Villa Arson (Nice), Pavillon Bosio (Monaco), École nationale supérieure de la photographie (Arles), ESAAIX (Aix-en-Provence), ESDAC (Toulon), ESAA (Avignon)], Hyper Copy, Publand, Les Musées de Marseille, Centre de la Vieille Charité.

Selma Thies remercie l'équipe du Cipm pour sa confiance. Cette expérience menée avec les artistes a été la source d'une joie profonde.

CONTACT PRESSE

Dina Elnoamany

communication@cipmarseille.fr

CETTE PREMIÈRE ÉDITION

EN COULEURS

DU LIVRET D'EXPOSITION

« À CÔTÉ DE LA PAGE | 2 »

A ÉTÉ IMPRIMÉE

À 120 EXEMPLAIRES

À MARSEILLE

PAR HYPER COPY

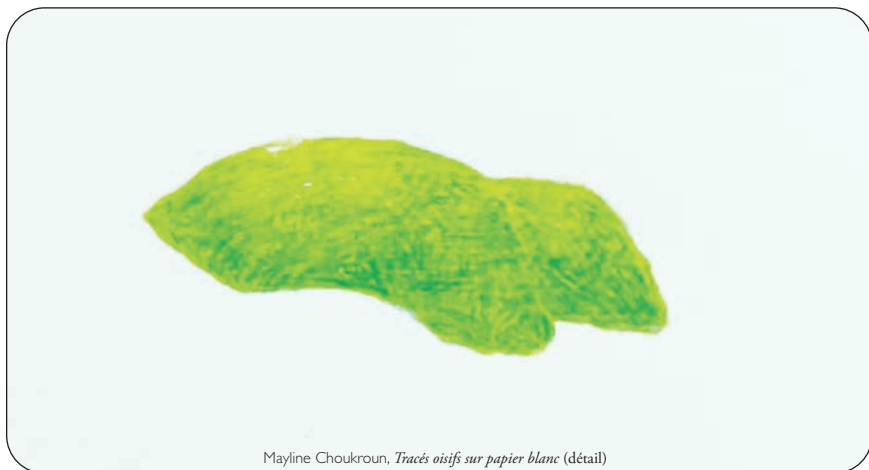
EN FÉVRIER 2026.

©

CIPM

Ce sont des poèmes, perçus à côté des pages comme des signes ou des indices. Des échos hasardeux, pas trop loin mais pas si près. Un ensemble qu'on a envie de rassembler, de faire entrer quelque part ou dans lequel on voudrait disparaître.

Selma Thies



Mayline Choukroun, *Tracés oisifs sur papier blanc* (détail)

Centre international de poésie

Centre de la Vieille Charité
2, rue de la Charité
13002 Marseille

VERNISSAGE

SAMEDI 14 FÉVRIER de 15 H à 18 H

Expositions

du mercredi au samedi
11 h 00-13 h 00 / 14 h 00-18 h 00

Bibliothèque

du mercredi au samedi
14 h 00-18 h 00

T : +33 (0)4 91 91 26 45

@ : cipm@cipmarseille.fr

w : cipmarseille.fr

cip m

centre international de poésie marseille

L'ÉCOLE(S) DU SUD

Réseau
régional
des écoles
supérieures
d'art et de
design

ÉDITION LIMITÉE
EN COULEURS — 4 €

